

# Arts et plumes

# Shakespeare inspire en star du porno

De Jo Nesbø à Philippe Sollers, l'illustre barde voit son œuvre accommodée à toutes les sauces romanesques. Explications sensuelles de l'expert Jean-Pierre Richard

**Cécile Lecoultré**

Le dramaturge William Shakespeare (1564-1616), déjà célébré comme le meilleur scénariste de films de tous les temps, inspire aussi les écrivains les plus cosmopolites. Les auteurs de polars, bluettes de campus, science-fiction, etc. semblent très clients d'Othello, Mcbeth et les autres. En marge de ce flux romanesque, l'universitaire Jean-Pierre Richard, traducteur des «Œuvres complètes» dans la Bibliothèque de la Pléiade depuis 1995, publie un jousissif «Shakespeare pornographe». Avec une malice érudite, l'expert met le doigt sur le sexe, protubérant et omniprésent dans le texte. Cette vitalité donne une énergie organique à des héros gonflés de suc narratif et de tension sensuelle. Et peut-être même un début d'éternité.

**D'où vient la thèse d'un Shakespeare pornographe?**

J'ai découvert par hasard que ce n'était pas neuf. En 1977, une chercheuse américaine, Frankie Rubinstein, établit un dictionnaire des jeux de mots sexuels chez Shakespeare. Mais cela a été esquivé, «oubli» accentué par des traducteurs qui ont souvent écarté ces «croustilles de potache». Quand j'ai traduit «Les joyeuses commères de Windsor» pour la Comédie-Française, une critique s'est élevée contre «le ton indigne» de mon travail. J'ai voulu vérifier dans le détail et n'ai pu que constater que loin d'équivoques sexuelles occasionnelles, Shakespeare les pratique avec une remarquable constance.

**Comme une dernière cachotterie?**

Il ne s'agit pas vraiment d'un secret. À son époque, les dramaturges rivalisent de brio

pour glisser des seconds degrés sous la gravité de leurs pièces nobles et traditionnelles. En plus, les théâtres sont situés dans les quartiers chauds de Londres, les gens y vont pour le plaisir, le rire. Le Globe accueillait 3300 spectateurs par représentation, un mélange d'étudiants en droit qui parlent latin et français, de bacheliers et d'ouvriers. D'où une atmosphère joyeusement bordélique qui trouve un écho dans la langue si inventive de Shakespeare.

**Ce «double entendre» explique-t-il le potentiel de relecture?**

C'est d'ailleurs cette jubilation inventive déployée dans le gag qui me fascine! L'obsécité, ici, relève d'un véritable enjeu. En la matière, Shakespeare reste un champion inégalé. Son biographe Peter Ackroyd parle de «génie exempt de passion». Moi, j'y vois plutôt une pose, d'ailleurs jugée positive à l'époque. Son détachement permet de se moquer de tout. Shakespeare ne croit qu'au plaisir de retourner les mots comme «un gant de chevreau», pour le citer.

**Cette souplesse inciterait donc à s'y faufiler, à l'instar de tous ces auteurs contemporains?**

Il y a le spectacle offert sur scène par ses tragédies, officiel. Mais derrière la représentation se ressent une autre dramaturgie à l'œuvre, un spectacle détourné dans une deuxième dimension, au-delà de l'intrigue canonique. Les artistes sont très sensibles à ça. Voyez Thomas Jolly, un des metteurs en scène actuels les plus en phase avec Shakespeare, selon moi, qui ose en tirer des farces pornographiques.

**La jouvence de rock star du barde puise-t-elle dans ce sexe débridé?**

Je déteste le mot relooking, mais ici... oui, il se situe sans doute au niveau sexuel. Avec

une nuance. Grâce à une alliance baroque de cette trivialité soutenue fusionnée avec une science infinie, Shakespeare impose sa complicité avec un public d'initiés. Une extraordinaire érudition accompagne l'exploitation de la sexualité avec une énergie inépuisable.

**Ce concentré de paillardise, dites-vous, devient agent dramaturgique.**

Tout reste verbal, sans besoin de représenter l'acte sexuel comme chez une Sarah Kane, par exemple. Pourtant, il lui sera beaucoup reproché d'être vulgaire. Au passage, cela prouve la conscience d'être face à un auteur sulfureux. Pour certains esprits, Shakespeare doit rester noble. Sa filiation avec Rabelais est escamotée, encore aujourd'hui. J'ai, dans la Pléiade, expérimenté cette réserve.

**Même de nos jours?**

Tout à fait. Ainsi «Henri VIII», au propos très sérieux, ruse pourtant avec le sexuellement explicite dans quelques scènes. En note de bas de page, j'expliquais que le titre de «comte cardinal» pour Thomas Wolsey, en anglais, devient carrément obscène: «Cunt carnal» (ndlr: «Con charnel»). Ou ce chevalier qui s'agenouille, non par respect, mais pour une fellation et littéralement «avalé». Mon coauteur à la Pléiade a refusé de mettre ses initiales avec les miennes sous ces remarques!

**Ce filtre shakespearien puissant agit dans toutes les langues sur toute espèce de romanciers?**

La référence shakespearienne s'applique à n'importe quelle situation moderne, déjà par le prestige qu'elle octroie. L'œuvre secrète tant d'interprétations mais n'en impose aucune. Ni morale ni idéologie. Personne ne sait ce qu'il pense.



La verve luxurieuse de Shakespeare inspire encore les romanciers contemporains. THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES

## Les petits-enfants du barde

**«La tempête», un slam carcéral**

En 2016, la «Shakespearemania» du tricentenaire de la mort du barde inspira un flot éditorial, dont le «Hogarth Shakespeare Project», carte blanche à six écrivains pour réécrire une œuvre. La Canadienne Margaret Atwood déplace Prospero et Miranda de nos jours, en prison, sur un air de slam. C'est «La tempête».

«Graine de sorcière», Margaret Atwood, Éd. Robert Laffont, 360 p.

**«Macbeth», un shoot halluciné**

Toujours dans le cadre du «Hogarth Shakespeare Project», le Norvégien Jo Nesbø s'approprie «Macbeth» sur fond de dystopie psychédélique. Le créateur de Harry Hole s'y connaît en psychopathes, flics ou voyous. Duncan, Banquo, Duff, Hecate et la vénéneuse Lady Macbeth s'insinuent sous la peau avec l'efficacité pernicieuse d'un shoot.

«Macbeth», Jo Nesbø, Éd. Série Noire, 618 p.

**«Le nouveau», et vogue Sollers**

Philippe Sollers salue tout Shakespeare, figure de proue d'un bateau, «Le nouveau». Dans son sillage, le Français à l'esprit cinglant épingle les fausses pudeurs de traducteurs puritains, tels le Prix Nobel André Gide ou le poète Yves Bonnefoy. Cet éloge de la singularité accroche par sa sagacité, notamment sur les quatre vérités d'«Hamlet».

«Le nouveau», Philippe Sollers, Éd. Gallimard, 144 p.

**«Othello» en outsider**

Tracy Chevalier «respire, mange, boit Shakespeare» depuis l'université. Inspirée par «Le Maire de Venise», l'auteur de «La jeune fille à la perle» déplace un amour d'Othello sur un campus des années 70 à Washington. «Black is Beautiful», Malcolm X et Marcus Garvey sont passés par là, l'ostracisme racial demeure.

«Le nouveau», Tracy Chevalier, Éd. Phébus, 219 p.

## Patrimoine

### Palmyre détruite, Genève accueille sa réplique

Contrôle qualité

Cadrage parfait, avec le Palais des Nations en toile de fond. Les touristes n'ont pas attendu pour prendre la pose sous la nouvelle attraction de la place des Nations, juste après la cérémonie officielle. Jusqu'au 27 avril, elle fera concurrence à la chaise cassée. Autre saccage, autre symbole, l'arche en marbre installée vendredi est une réplique de l'arc de Triomphe de Palmyre, détruit en 2015 par l'État islamique lors du conflit syrien. Trois fois plus petite que l'original, elle a été réalisée par l'Institut d'archéologie digitale d'Oxford avec 30 tonnes de marbre égyptien. Elle est là pour rappeler l'importance de la préservation du patrimoine, qui fait l'objet d'une conférence, à la fin d'avril, dans le cadre de la Convention de La Haye sur la protection des biens culturels lors des guerres. **C.B.**



## Livre audio

### Gallienne lit 4 femmes

Très classique, Guillaume Gallienne, avec toujours ce punch d'extravagance qui vient tonifier l'allure. Le voilà qui fête le 10<sup>e</sup> anniversaire de son émission radiophonique «Ça peut pas faire de mal», avec un livre audio dédié aux femmes. Le sociétaire de la Comédie-Française prête sa voix à quatre géantes, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar et, seule survivante, Annie Ernaux. Nulle emphase dans ces lectures d'ouvrages emblématiques du siècle, comme «Mémoires d'une jeune fille rangée» du Castor, qu'il lit sans filet ni répétition. D'où ce timbre unique d'une diction musicale qui claqué ou adoucit la phrase en totale empathie. «Il n'existe pas d'écriture féminine», précise Leïla Slimani dans sa préface. Il y a cependant une urgence à raconter leur façon singulière d'être au monde.» Et

Gallienne, toujours entre deux sexes, relaie ces voix avec bonheur. Avant de le retrouver chez le réalisateur Wes Anderson dans «The French Dispatch», l'amoureux des lettres a dévoilé sa prochaine folie. Non seulement l'auteur ovationné pour «Les garçons et Guillaume, à table!» puis boudé pour «Marilyn» s'attaque au monument de Marcel Proust, mais il l'adapte également à la période 1970-1990. «Ces années précèdent l'accélération du temps, les téléphones avaient encore des fils, les aristocrates des domestiques et ma grand-mère vivait encore», explique-t-il. Sa «Recherche du temps perdu», en huit épisodes de cinquante-deux minutes, aura trois saisons. Parviendra-t-il à capter cette petite musique des âmes fleuves? À suivre donc.

**Cécile Lecoultré**